

Images du monde flottant

- Auvers-sur-Oise	<i>page 2</i>
- Aux chiottes Valéry !	<i>page 3</i>
- Bien joué Labé !	<i>page 4</i>
- Byron, le vagabond maudit	<i>page 5</i>
- Champollion hallucinogène	<i>page 6</i>
- Clapots lémaniques	<i>page 8</i>
- Dadou le crabier	<i>page 9</i>
- Des vertus de l'almanach	<i>page 10</i>
- Deux ruades de piano-forte	<i>page 11</i>
- Dream Chantilly	<i>page 12</i>
- Gastounet	<i>page 13</i>
- Ionesco à Talloires	<i>page 15</i>
- J.-J. boyfriend	<i>page 16</i>
- Joseph	<i>page 17</i>
- L'humanité avance lentement	<i>page 18</i>
- La pierre écrite	<i>page 19</i>
- Le coursier de l'Arabie	<i>page 20</i>
- Le dégommeur de bonnes mœurs	<i>page 21</i>
- Le marsouin de Bougainville	<i>page 22</i>
- Le séducteur du transept	<i>page 24</i>
- Les béguins d'Eugène Sue	<i>page 25</i>
- Les délires d'André Frédérique	<i>page 26</i>
- Les pieds qui dépassent des draps	<i>page 27</i>
- Miss Brook	<i>page 28</i>
- « Mouna » le chevalier blanc	<i>page 29</i>
- Quidam	<i>page 30</i>
- Toulon cure thermale	<i>page 31</i>
- Trois prophètes	<i>page 32</i>
- Un salmonidé jamais n'abolira le hasard	<i>page 34</i>
- Vile bouteille	<i>page 37</i>
- Y a plus de couillons que d'hommes	<i>page 38</i>

Auvers-sur-Oise

A l'auberge Ravoux, le brigadier Rigau mont, qui cuisina Van-Gogh sur les raisons de son coup de sang, vient d'accrocher son képi aux patères. C'est qu'il instruit la mélancolie d'un suicidé à la mansarde porté sur le canon léger, le barillet surfeur et le tourment au blanc de céruse, alors...

Le docteur Gachet fait sobrement visiter la chambre sans insister sur les dessous élimés de l'hôtel.

Les blessures au revolver sont garanties d'époque, les corbeaux muselés, les lézardes en trompe-l'oeil.

Dans un angle trône la fausse chaise de l'authentique maison de Saint-Rémy.

L'abbé Tessier a replacé l'oreille coupée dans la corbeille du marchand de couleurs et Gauguin a rengainé sa rapière.

Le jeune peintre Hirschig, qui secourut son moribond de confrère, a filé à l'anglaise sans goûter la blanquette d'Adeline Ravoux, laquelle a pourtant mis sa robe des dimanches.

Le grand billard révisé à grands frais sa stratégie à trois bandes: l'oeil-de-bœuf est tendu, le poêle ronfle, on a fait mander les crus d'Argenteuil.

Au cimetière, Théo tient la main de Pissarro devant le champ de blé où Vincent après avoir fait sa toilette a garé son chevalet en épi.

« Aux chiottes, Valéry ! »

Il y va fort Ezra Pound contre les esthètes à retardement, les pilotins des alcôves à dentelles. Il compare Rimbaud à Catulle et Proust à Henry James :

« Trois quarts de faux, un quart de vrai. »

Crevel qu'il trouvait pleinement réel et fils du grand Flaubert, parti, pftt... disparu dans le cendrier des comètes.

Lui, Pound, pape de "cantaos" à "l'infracassable noyau de nuit" s'est fait un devoir de prendre le pied du cheval dans la gueule avec un beau pâté de décibels.

C'est qu'il navigue dans le scabreux, l'animal, tend la perche aux languissants défunts, aux tendres bourgeons des roses jeunes filles, et fustige les mangeurs de grenouilles : « Les esprits vivants ne se trouvent pas dans la vie littéraire mais dans la vie même. »,

C.Q.F.D.

Le sublime et le trivial sont indifféremment son casse-croûte.

Il a passé, Pound, "trois nuits parmi les lynx" et ça suffit à son bonheur.

Bien joué Labé !

Tel Sartre brocardant "ces petites histoires de printemps", Louise Labé s'épargne les affres de la jalousie par un amour circonspect autant que fataliste.

*« Tel n'aime point
qu'une dame aimera
Tel aime aussi qui aimé ne sera »*

Le commerce amoureux est un art délectable qui ne souffre aucune contrefaçon. Pour autant, le corps, lieu consensuel, loin d'être satisfait, se verrait bien dépositaire de toutes les audaces. De là à susciter des pamphlets d'alcôve ainsi que des réclamations sourcilleuses au titre du contrat social, n'exagérons rien :

« Je ne puis faire autre chose que prier les vertueuses dames d'élever un peu leur esprit par-dessus leurs quenouilles et leurs fuseaux ... »

Qu'en termes choisis ...

Nous sommes loin des sarcasmes caustiques des suffragettes, et que Louise nous pardonne, l'amour courtois est encore le cache-sexe de l'amour courtaud même s'il y a de l'eau dans le gaz du convenu et du bonheur domestique.

Riches marchands et vie artistique, galants, esprits libertins montent lentement au créneau. Des élégantes s'adonnent à l'équitation, dissertent sur Pétrarque, la culture italienne ou la mathématique.

Ainsi les cercles lyonnais à l'image de la société romaine, tiennent volontiers salon.

Le "Lyon plus doux que cent pucelles" de Clément Marot installe à l'occasion la femme sur piédestal et dans une position d'estampe, ce qui est encore mieux.

L'union des corps est à la mode. Nous sommes déjà aux portes de la transgression.

Byron, le vagabond maudit

Byron, le vagabond maudit, entretenait un terre-neuve, deux chats, une corneille, tirait au pistolet, honorait discrètement sa sœur, les femmes en général et même les gondoliers.

Il exécrait les Autrichiens mais assumait deux sentiments constants, l'amour de la liberté, l'horreur du baratin, s'inclinait en gentleman devant l'horloge lui annonçant à minuit qu'il venait d'avoir 33 ans...

« Ci-gît enterré dans l'éternité un passé d'où il n'est nulle résurrection pour les jours – quoi qu'il en puisse être pour la poussière – la trente-troisième année d'une vie mal employée. »

Pour autant, comme Swift, il tenait à mourir par le haut :

« Qu'est-ce qui prédomine dans notre mémoire ?

C'est l'espoir, grands dieux. Qu'on m'apporte un rêve ! »

On lui fit don d'eau de Seltz, d'une vie dissolue et d'un crâne pour trinquer, d'une belle couleur tortue.

Champollion hallucinogène

« **C'**était un matin de 1948. En levant le regard vers l'ouest, je découvris le disque solaire d'un vert criant puis sept autres soleils qui décrivirent une circonférence radieusement belle. »

Hallucination ?

Appel divin plutôt. Version Fatima.

Au musée Champollion à Figeac, le découvreur de la pierre de Rosette a trouvé à qui parler.

Cheick Nadro il se nomme, alias Frédéric Bruly Bouabré :

« *Né à trois heures au premier chant du coq d'une petite misérable femme boiteuse.* »

Rataplan !

L'homme a mis au point la méthodologie d'une écriture jusqu'ici improbable et couché noir sur blanc l'alphabet de l'Ouest africain.

Objectif : redonner au continent noir l'écriture dont il a été frustré par les envahisseurs.

Dix ans auront été nécessaires pour asseoir l'alphabet « bété » entre signes symboliques et cabalistiques, cailloux barbelés, calligrammes à trames, pics épiques et pictogrammes.

Au demeurant, fléchages, svastikas, parenthèses et autres idéogrammes épatants donnent une couleur paléolithique à un très fin travail scripturaire.

Génial et salutaire découvreur disparu en 2014.

On trouve en outre dans son panier cabalistique des poids à peser l'or fin et, croyez-le , ce n'est pas une affaire d'argent.

Dans la nébuleuse de Frédéric Bruly Bouabré, chaque signe installé sur support porte la transcription d'un son en caractères latins et en écriture bété.

Sachez que l'homme qui a vu l'ombre qui a vu l'aube et son disque solaire, déroule crânement – quand on le sollicite - son manifeste céleste et récite le credo d'un abécédaire de feu aux dessins surréels, naïfs et stylisés.

« Toute vie ici-bas est engendrée par l'explosion. »

On avait compris l'allusion. Il dit aussi le poète ivoirien :

« Nul n'est venu au monde pour passer inaperçu de la communauté de ses semblables. »

La précision est utile sachant que toute science éducative et vertueuse vient toujours au secours de l'humain.

Bingo !

Clapots lémaniques

Une voix d'hôtesse de l'air susurre gentiment en anglais :

« *Que cette croisière vous soit profitable !* »

Yes, sœur !

Recevoir le message cinq sur cinq, en anglais, spanish, allemand, bas breton.

Repères balisés. D'Hermance à Bellevue.

A chaque ponton, nuée de géraniums.

Le capitaine mène sa barque rondement, sans flemmarder dans les criques.

Le *parc des eaux-vives* surgit à tribord alors que s'effacent les "*pierres du Niton*", ces deux rochers erratiques.

A droite, la villa Diodati, ancienne résidence de Lord Byron.

A peine le temps de penser au poète british que surgit la sirène du Léman (un bronze de Natacha de Senger) et bientôt le chalet où vécut Lénine.

Les Japonais embarqués ne bronchent pas d'un pli de kimono.

La cambuse du père Oulianov, planquée dans les feuillages, ne semble pas devoir réveiller chez eux des souvenirs historiques. Pourtant, en 1914, vivait recluse dans cette gentilhommière, la future momie du Kremlin.

Les rives se dressent à la queue leu leu dans une profusion de belles pierres. L'ancien couvent de Saint-Joseph-du-Lac, la résidence Necker du château de Coppet.

Le micro crache une sérénade baroque. Port Choiseul, coup de chapeau au ministre de Louis XV.

Tiens, la villa Barakat, pas celle du marquis de la valse à l'envers, non, celle de l'Aga Khan.

Château Rouge, la maison de Saussure qui fait plus de six pieds de haut. Castels à pignons, maisons bourgeoises, villas opulentes posées comme des bagues étoilées au milieu de massifs de fleurs.

Quel émir, quel nabab gîtent dans cet herbier lémanique ?

Dadou le crabier

Les annales imaginaires où sont consignées les méduses urticantes, les jardins à l'italienne, les cartes maritimes au grand pouvoir de séduction, relues cent fois, les steppes à perte de vue, accueillent des "jeunes filles luisantes" dont Saint-John Perse fit ses délices en les honorant en vers libres.

Brisés de mer pour brisés de mer, l'opulence est à dessein sa facture.

"L'aube muette dans sa plume" **resplendit de tous les alizés.**

Le poète voué aux migrations d'oiseaux, "au front droit couché dans la fluidité des songes", embarque Braque dans son rêve ornithologique bien au-delà de l'horizon. Sainte alliance de palette et de plume.

Les oiseaux dont il assure la lecture intégrale ...

"Caste nouvelle et d'antique lignage " **ont pour nom : "phaéton éthéré, dadou le crabier, le sourcilleux, l'orfraie, le grand pétrel de mer", sans compter les oiseaux de l'Islam qui assaillirent un soir l'armée du prince d'Ethiopie.**

Inconstant mais lucide, l'auteur n'entrouvre pas ses bras à la mélancolie car il n'est point frustré d'arômes.

Ces pèlerins ailés le rendront pour un temps médiateur d'une authentique allégresse nourrie de tambourins tsiganes et de flamants camarguais.

Des vertus de l'almanach

« *Le vrai de la chose, assurait Alexandre Vialatte, se trouve dans les vieux almanachs.* »

Entre deux séjours à Ambert, l'érudit et subtil Auvergnat de la capitale dissertait volontiers sur les charmes respectifs du point-de-Valenciennes et des bêtises de Cambrai, voire sur le ferment du jus de pomme et autres fariboles.

Disons pour aller vite que le père des "*champignons du détroit de Behring*" puisait dans ce marché aux puces calendaire et astronomique la chair de bien des aphorismes.

Le troisième millénaire sublimant les emballements pastoraux, il nous est désormais conseillé de squatter les greniers de nos grands-mères, pour tout connaître des dictons roboratifs de Madame de Maintenon, de la chasse au dahu dans la plaine hongroise, de la guérison des maux de gorge et des traditions tombées en désuétude au pays de Caux.

Dans ses chroniques, Alexandre ... le grand ... tord le cou à la réalité carrée en la prenant dans des filets ronds. Il en résulte une élongation de la poétique dont on n'a pas fini d'apprécier le fumet.

Deux ruades de piano forte

Comme dit Tardieu : «*Sachant que vous êtes immortel, comment organisez-vous vos journées ?* »

Tudieu, Tardieu, souviens-toi du grand verger " aux cognassiers à branches biscornues" et de la petite Créole qui avait pris un mot pour un autre ... et que tu couvrais de sortilèges et de baisers.

A l'époque, l'éternité pesait peu dans l'ordinaire des éreintements.

Tu faisais l'enchanteur entre deux ruades de piano forte.

Aujourd'hui, la marche s'effectue sous un ciel chargé de millions de papillons blancs.

L'hiver rapplique.

Nous voici de facto moscovites, puis sourds parmi les sourds, cherchant une maison à toit bleu pour abriter nos amours au milieu des vallons et des bois. Le gros clairon d'un crave prêt à frapper du bec nous paraît simplement grotesque.

Sais-tu, l'eau murmurante du langage se laisse couvrir de feuilles, à minuit, quand l'esprit est à sec.

*Livre d'heures***Dream Chantilly...**

À Chantilly, le miracle calendaire des très riches heures du duc de Berry suscite de somptueux emballements.

A l'horizon de ce calendrier profane, sur cette terre paresseuse vouée mollement à l'hiver, un clocher surplombe un hameau dans un paysage de février. Une trace de charrette s'estompe dans la poudreuse où peinent un âne et son maître.

Un bouquet d'arbres barre le côté droit.

Au premier plan, une tour rebondie, des ruches emmitouflées de blanc, une poignée de corneilles. Sur le glacis, un bûcheron fait son bois.

Tonneaux et fagots jouxtent une bergerie de plein air où dorment des moutons.

Une vieille enroulée dans son châle contourne un chariot avant de rallier les communs.

La porte de la ferme est entrebâillée. Un couple est à l'abri. Bien maigre intimité.

On ne voit pas le poêle mais les mains portées en avant suggèrent une source de chaleur proche et les jambes écartées une vraie relaxation.

La nonchalance feinte de la jeune femme à la tunique bleue, dont les yeux baissés suggèrent des amours fantasmées, est peut-être une invite à la volupté.

A voir l'amplitude avec laquelle le blanc noie tout ce qui est symbolique dans le décor ouaté et son champ de bataille, la neige n'a sûrement pas dit son dernier mot. Pour autant, l'hiver poursuit son embâcle, tutoie l'immondice et la faux, la charrette et la brindille, bref se baguenaude en tuteur.

La forêt d'un coup, en prend pour cinq siècles...

Gastounet

« *Quand je suis arrivé au pays, raconte Gaston, j'avais laissé tomber le manteau d'arlequin. Le métier était derrière moi.*

Je me disais : "Respire Gastounet, prends le temps de compter les brins d'herbe. "

Je m'étais claquemuré quasiment. J'avais visé le bon gîte entre le boulanger et "L'Etoile des Alpes". C'était mon programme allégé. Les doigts de pied en éventail, quoi."

Sa mère aurait voulu être danseuse. Sa grand-mère goûtait aux délices de la vocalise. Il baigna donc très tôt dans le jus théâtral entre Châtelet et Opéra comique avec sa ferveur lombarde.

Le théâtre, c'est un art qui mange tout et n'a pas de reconnaissance. Une fois le rideau fermé, l'art est atomisé. Finito.

Dans la maison de Molière, on engageait les jeunes comme coryphées, parce qu'on les trouvait intéressants dans le rôle.

Gaston était le prototype de l'acteur du répertoire.

Gueule d'ange, col négligé et voix de violoncelle.

S'il a joué Rodrigue ?

« *Je veux mon neveu. Ah, celui-là, quel jean-foutre !* »

Il a connu Fresnay puis Raimu :

« *Il avait le trac, l'homme béni de Pagnol, quand il répétait "Le Malade imaginaire." C'était un immense Monsieur. »*

"Petit, qu'il disait, ils me foutent la trouille. Comment tu as fait toi, pour apprendre Molière ? Je n'y arrive pas et d'abord, hein, pourquoi ils ne parlent pas comme tout le monde ?"

Un trombone bien huilé est posé sur un bahut aux côtés d'un casque colonial. Le soleil atomise la cambuse.

Il parle du "trou" qui fait partie du métier.

*« Quand il arrive, tu joues à la "cane".
En clair, tu gardes le rythme et la musique puis tu inventes le reste.
Dans Racine, les mots chantent souvent. C'est plus facile.
Un soir, tandis qu'on jouait aux Célestins, l'ami Clarion, un rapide, s'est
écroulé victime d'une crise cardiaque. C'était du bluff. Je l'ignorais. J'étais
seul sur scène. Alors, j'ai enchaîné comme j'ai pu les questions et les
réponses. A la fin de la tirade, je l'ai vu soulever le coude sur lequel il était
appuyé et s'exclamer goguenard :*

*" Eh bien , fiston, tu t'en es bien sorti. La prochaine fois, si tu as un trou, tu le
bouches !" »*

Ionesco à Talloires

Les gens du cru l'avaient fait docteur "honoris causa" après la réédition d'"Hugoliade", un brûlot de première contre le père des "Misérables."

C'était l'époque où l'on déboulonnait les grandes gloires pour encenser Mallarmé, Rimbaud, Apollinaire.

« Venez avec moi, il y a trop de monde, je ne me sens guère à mon aise ici ! »

Ionesco que je sentais prêt à se moucher dans le cachemire sirotait du bordeaux qu'il s'enquillait d'un trait en raflant sur les plateaux, au fond du parc, les verres des serveurs.

"Attention, ma femme veille !"

La toge et l'hermine, lors du cérémonial devant une armée de courtisans, c'était pour le moins surréaliste.

Il m'avait dit ceci, le vieux rhinocéros :

« Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je suis toujours étonné de la matérialité des êtres vivants. Pour moi, le fait que je sois entouré d'objets pensants, cette présence de l'existence universelle, ce n'est pas du superflu. C'est une erreur par exemple d'écrire des contes de fées alors que le fantastique pour l'enfant, c'est ce qu'il voit, ce qu'il touche, ce festival de courants d'air, cette réalité multiple. Tout est révélation.

Moi qui suis déchiré entre foi et agnosticisme, j'essaie toujours de jeter un regard vierge sur les êtres qui m'entourent comme si je n'avais jamais connu ce monde, alors que Sartre, tenez, refuse l'existence et plonge dans la nausée. "

J.-J. boyfriend

Jean-Jacques vient de jeter l'éponge, sa toque et sa houppelande. Pas sa gourme, mais ça viendra. Il est là qui musarde sur un fond de rocaille, les pieds dans l'eau, chenu comme un ibis, troublant dans un déshabillé de flanelle, face à la brume suintante sur le miroir lacustre, glaneur de clapotis.

Digne, le père touchant de la Nouvelle Héloïse sème les petits cailloux de ses aphorismes candides, en flânant nez au vent, chevilles déliées, près du noir pédiluve.

On ne peut s'empêcher de songer aux grâces émoustillantes de Mlle de Larnage, aux jupons de Mme de Warens, lesquels nous invitent à penser que Rousseau méditant n'a jamais avalé son œdipe.

Or, justement, son amour pour sa mère a un parfum de sincérité plus vrai que toutes ses minauderies de grippeminaud ciselées en habit liturgique, occupant le silence à grand'peine.

Dans la ville ancienne, la convivialité alimente la chaudière.

Fermentation estivale, besaces et sève humaine.

Un étudiant british :

« Madame de Warens, c'est la maman ou la maîtresse ? »

Voyons jeune homme !

En passant, on en apprend de belles. Jean-Jacques adorait les fessées et s'enivrait de bon vin de Frangy.

Qu'en pensait la ci-devant baronne et dévote fantasmée au pied des balustres d'or :

« Le lieu, je l'ai souvent mouillé de mes larmes. »

Sur le chemin de la passion, il y a forcément des points fixes voués à l'érotisme et dans la foule, énormément de Madame de Warens cherchant à fixer la scène pour doubler sur le fil leur illustrissime devancière.

Joseph

Joseph, le bon Joseph, fut-il un père sacrifié à une légende aimable ? Alléguant de son grand dénuement, les "*anges curieux*" dont Paul Valéry nous entretint avec une rare élégance - sous la racine latine sourit l' ange gardien - ces anges donc, placèrent Jésus dans une famille d'accueil dont Dieu le père en personne émergea en substantiel medium. Entre le charpentier rustique et l'Être suprême, toute comparaison apparaît désormais biaisée.

Un examen ADN brisant l'imbroglia juridico-liturgique donnerait aujourd'hui (selon toute vraisemblance) un père biologique au Galiléen.

**Une paternité divine contresignée par le Saint-Esprit serait-elle
alors
révocable ?**

Avocats d'affaires, templiers, rosicruciens tireraient d'ineffables gloses dont l'impeccable argument ferait jurisprudence au moindre raffut d'Antéchrist.

La mise aux voix d'un patrimoine génétique ineffable tournerait illico vinaigre.

Nostradamus, Paco Rabane, Sœur Teresa, les mains subrepticement jointes, mettraient concurremment leur prestige dans la balance et Jésus sur la paille.

L'humanité avance lentement

Exemple troublant d'un contre-pied de l'Histoire, la charge puissamment ironique de l'écrivain Georges Hyvernaud brocardant son confrère André Maurois, convaincu croix de bois croix de fer qu'une bourgeoisie finirait par renaître en Russie.

« Les Soviets seront amenés à distribuer des produits si divers qu'ils devront accorder à leurs salariés le droit de choisir parmi les objets offerts et de disposer librement de leur salaire.

Vers la fin du XXème siècle, un Russe découvrira la propriété privée qui apparaîtra comme une grande et révolutionnaire nouveauté. »

Hyvernaud, raillant cette prophétie de trois sous :

« C'est ainsi, n'est-ce pas, que les habitués du café du Commerce argumentent entre deux belotes.

Qu'un auteur illustre reprenne à son compte de telles pauvretés, cela est triste. »

A première vue, le discours de Maurois avait tout d'une brève de comptoir susceptible de tirer un sourire narquois au citoyen le moins affranchi en politique.

Reste qu'Hyvernaud philosophe était à côté de la plaque.

Nostradamus Maurois alias "colonel Bramble" était le gagnant du rébus.

Rétrospectivement, on en reste pantois. Preuve que la rhétorique sociale lestée de prospective édifiante ne fait pas bouger l'Histoire d'un iota.

L'humanité avance lentement, nimbée de pragmatisme à la petite semaine. Tels sont les aléas de la dialectique, des trains qui arrivent à l'heure et des argumentaires infaillibles.

La pierre écrite

"Claudius Postumus Dardanus, homme illustre et revêtu de la dignité de patricien, ancien préfet du prétoire des Gaules ainsi que Nevia Galla, clarissime et illustre femme - la mère de ses enfants - au lieu-dit Théopolis (cité de Dieu) ont fourni un chemin viable, en faisant tailler des deux côtés des flancs de la montagne et lui ont procuré mur et portes. Ce travail accompli sur leur propre terre ils ont voulu rendre commun pour la sûreté de tous, avec l'aide de Claudius Lepidus, compagnon et frère, ancien consulaire de Germanie, afin que leur zèle à l'égard du salut de tous et le témoignage de la reconnaissance publique, puissent être montrés."

Parlait chic, Claudius Postumus qui fut en son temps le correspondant épistolaire de Saint-Augustin.

Ce message, "tagué" en latin sur une paroi de montagne, baptisée "pierre écrite", entre Sisteron et Saint-Geniès - haut-lieu de Provence - en témoigne.

S'il n'en fut pas matériellement le scribe, il en fut du moins l'auteur éloquent.

Ceux qui passent sur cette route sauvage bordée de cistes, confrontés à cette science des mots, cette élégance de style, en tireront un profit durable, parole de mécréant.

Deux mille ans séparent ce psaume lapidaire de nos délires communicants à déclamations raides.

Que dirait aujourd'hui sa meuf - l'illustrissime Nevia Galla - si le premier venu rentré des galères lui coiffait le beignet pour un pet de travers, deux Gauloises filtres à flux tendu dégustées à la diable, une sculpture de César pliée en portefeuille, voire une pipe d'opium mortifère, glanée dans un zonzon de Marseille.

« Dardanus, t'as pas cent piastres ? »

Le coursier de l'Arabie

Ingrandes. Un bourg discret... y a rien à voir !

Quelle mouche a bien pu piquer Henri de Monfreid lorsqu'il s'exila en 1946 dans ce trou berrichon après avoir fréquenté en bravache l'Arabie, l'Océan Indien, les eaux de la Mer Rouge et les déserts de sable ?

Mystère !

Une pause café (pour trente ans) au pays des canepetières, des balbuzards et des lézards de souche n'a qu'un lointain rapport avec la féerie des voyages en pirogue.

Le musée croupion - relais témoin d'un des derniers mohicans des vapeurs d'opium - jouxte l'ancienne bastide de l'aventurier qui a déserté le nid pour toujours.

Une demoiselle reçoit le visiteur dans cet intérieur ouaté.

On flagorne un peu dans le roulement de tambour et les surcharges en dithyrambes mais il est vrai que le personnage était craquant.

Au débotté, les présentoirs charrient la Mer Rouge en rafales : bijoux somalis, outre à eau, permis de conduire éthiopien, maquettes de rafiots rafistolés, aquarelles ringardes, sextant, réchaud à alcool, pin's incongrus.

Bric-à-brac futile...

Ma foi, il ne manquait pas d'entregent, le broussard vagabond que la légende d'époque croque sous les traits suivants : visage ovale, yeux bleus, nez rectiligne, rêve frontal.

Quant à la notoriété, elle le chatouillait grand large puisqu'il eut le culot de briguer un fauteuil Quai Conty.

Une lettre de Montherlant rend compte, au passage, de la fulgurance de ses appétits :

« Vous avez eu une belle existence. Pourquoi diable voulez-vous être académicien ? »

Pourquoi diable ?

70 romans à parfum de sirocco, ça pèse des mégatonnes d'enfers, non ?

On l'imagine, Monfreid, chaussé de sandales et revêtu d'un pagne, négociant (façon Rimbaud) un lot d'accessoires guerriers aux confins abyssins avant d'aller - un renard sous le bras - faire ses gammes sur un piano-forte.

Le dégommeur des bonnes mœurs

Flaubert, royal en bouffonnerie, vilipendait les bourgeois aux gilets de flanelle et à montre gousset.

Le pharmacien Homais, les sieurs Bouvard et Pécuchet témoignent de son acharnement à casser du sucre sur ses contemporains pantouflards et accessoirement boutiquiers.

S'il passait pour un rouge dans les salons de Rouen, c'était une clause de style car il se souciait des exploités et des perdants comme de la dernière chemise d'Emma Bovary.

Les "*communeux*" qualifiés de "*chiens enragés*" ne lui inspiraient qu'un mépris royal.

Mais savait-il qu'au chapitre cynisme pontifiant à faible coefficient de compassion, il faisait son auto-portrait ?

Pour autant, Flaubert reste Flaubert, dégommeur des bonnes mœurs, d'imbéciles heureux et par-dessus le marché styliste épatant.

Le marsouin de Bougainville

La Comelle, village croupion du sud Morvan, est un grand consommateur de secrets. Bocage riche en étangs, en héronnières, où le moindre tumulus cache une pierre funéraire, où les lieux dits s'appellent suavement "Croix-Moineau, Château du Jeu, Les Charmes, La Rebondie", les gués induisant la rivière à chevesnes, le petit somme à rebrousse-poil au pied d'un fief de minotier ou sur la voie romaine, à la braconne, entre pavage invisible et décor pastoral. Là où le vanneau est huppé, le courlis débonnaire, le bœuf intempérant, la terre garde le souvenir de Jeanne Baret, première femme globe-trotter embarquée par l'explorateur Bougainville dans un tour du monde exaltant.

Durant trois ans - de 1766 à 1769 - galamment, sans complexe, elle se fit passer pour un mec et le subterfuge fonctionna ... avant d'être éventé.

« Depuis quelque temps, écrit Bougainville dans son journal de bord, courait un bruit sur l'un des navires, que le domestique de Monsieur de Comerson était une femme. Mais comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baret, botaniste déjà fort exercé. »

A Tahiti, le soupçon se changea en certitude.

A peine l'androgynisme marsouin eut-il mis pied à terre que les Tahitiens l'apostrophèrent en criant « C'est une femme » et en lui rendant les honneurs.

« Quand je fus à bord de l'"Etoile," cette dernière, les yeux baignés de larmes, m'avoua la vérité » note encore Bougainville.

L'enfant du pays avait conquis sa liberté. Non sans mal. En faisant diversion, en mystifiant patrons et marins, conventionnels du coeur et tacherons du large.

Baret... C'était déjà en soi une pure provocation patronymique, alors, une fugue (même en majeur) en dit long sur la détermination du matelot.

A Rochefort, la belle avait trompé son armateur en se présentant à lui sous des habits masculins, assurant tout à trac être orphelin, natif de Bourgogne, enfant de la misère empressé d'embarquer. Sur le bateau, le tour de passe-passe fonctionna, au gré des changements de cap et de lune.

On peut se demander aujourd'hui par quel miracle de diplomatie ce botaniste en jupons parvint à bluffer son entourage en évitant accessoirement de passer à la casserole.

Le séducteur du transept

Dans la coursive ombragée, le guide sourd et muet a l'air convaincu que nef et transept sont faits pour s'entendre dans un silence ouaté. Dès lors, persuadé que le visiteur - friand de perles patrimoniales - a besoin de ses lumières, le voilà qui met les scellés sur le porche avant de badauder dans les travées, couper les cheveux en quatre et accessoirement la parole.

Son job du matin ?

Nettoyer les petits bourgeons du parc avec un regard frotté au gant de crin, glisser une goutte d'ambre sous la première sphère lumineuse, convier le soleil à disperser les oiseaux.

La branche qui se déshabille au printemps sait qu'elle donnera des fruits plus ambrés que les nuées d'étamines parties en fumées.

Le tout ravira la corneille.... et le guide ... qui rentre alors sous le porche et attend le client.

Il est là, sous les yeux de Saint Sébastien, compact et vif-argent, tel un professeur au Collège de France.

Le contrat auquel souscrit à l'année cet étrange funambule le voue à une errance furtive dans des allées jaunasses où le vent fait de temps en temps jaillir un oiseau.

Aux touristes intrigués, il impose l'exégèse d'un discours paperassier avec lapements d'air à façon.

Parfois, il lève vers les hauteurs un menton authentiquement carolingien.

Bizarrement, l'indigence sonore dont il est affligé ne le prive pas de renchérir sur le toucher (sens bien plus exaltant que l'allocution calamiteuse) en palpant les rondeurs de la clientèle.

Il se croirait diminué s'il n'amplifiait pas ses emballements en jetant tout son poids dans la balance.

Ayant planté l'étrangère interdite devant un saint au sourire ébréché, perçu la dîme en courtisan flagorneur, il s'échappe enfin par une porte dérobée.

Les béguins d'Eugène Sue

Le père des "Mystères de Paris", mort à Annecy en 1857, fut un militant du progrès social. Proscrit, il mangea le pain de l'exil pendant cinq ans, au pied du mont Veyrier où il loua à un architecte la "propriété de la Tour".

Maisonnets blancs aux volets, assurent les descriptifs d'époque. Le coup de vieux a mis depuis l'élégance architecturale au tapis et les couleurs au rebut.

La princesse de Solme née Laetitia Bonaparte rendait fréquemment visite à l'écrivain assigné à résidence, lequel parlait de son amie dans une langue fleurie :

« Elle venait de monter les rocailles du chemin et je l'ai vue entrer aussi rose, aussi fraîche, le teint aussi transparent et pur que si elle sortait du bain. »

Un faux air de Madame Arnoux, amour contrarié d'un personnage de Flaubert dans "L'Education sentimentale", teinte le propos.

Problème : il y a beau temps que les princesses ne hantent plus les rives du lac pour séduire des séducteurs romantiques .

La propriété de la Tour, question prestige, est passée de vie à trépas. Le pape du feuilleton populaire dort aujourd'hui sous un arbre en couronne à deux pas du carré militaire. Un massif de pensées lui rend les honneurs.

Les délires d'André Frédérique

André Frédérique collectionnait les bons mots, les papiers d'huissiers, et traitait d'"imprudent" le soldat inconnu au repos sous l'Arc de Triomphe.

Il avait fait ostensiblement du kangourou une valeur sûre, métaphore de poche du citoyen lambda, si bien qu'il portait aux nues ce marsupiau aux airs de monsieur Tout-le-monde.

Il inventait à l'occasion des mots tordus : "rubéfiant", "dugudus", qu'il mettait à toutes les sauces.

L'un de ses personnages, vicaire de son état et même de son étoile, avait composé un poème dont il entretenait son curé crûment :

« J'aime la bonne soupe le soir après les vêpres. »

Le curé, mollement impressionné par la charge, feignait d'apprécier une poésie imparfaite ...

Apothicaire ruiné de la rue Montorgueil, Frédérique poète courant d'air sublima son désespoir avec le gaz.

Les pieds qui dépassent des draps

Qui n'a pas, au moins une fois dans son existence, prêté l'oreille aux incantations d'un légiste discourant - dans un funérarium - sur les vertus de la morsure d'orteil, histoire de vérifier si le défunt a encore un souffle de vie.

Restons calmes.

Le cas est limite et les pieds qui dépassent des draps ne diront pas un mot, ne souffleront pas un vers.

Plus tard, le client refroidi prestement évacué, on criera :

***"Au suivant !"* et vogue la galère.**

Reste que la mort attend toujours dans l'escalier avec la concierge, une poignée de commères peu amènes et tout ce joli monde objectivement attentionné aimerait bien démasquer les turpitudes molles de chaque voyageur avant le grand valdingue.

C'est le petit secret des morgues et des consciences englouties.

L'occasion unique d'entendre un gigolo délirer sur ses enfants posthumes, une aïeule confesser ses crimes à l'heure du trépas, l'hôpital aux armées comptabiliser ses morts en distribuant des breloques aux squelettes les plus méritants.

Miss Brook

Novembre 1894 - En route pour le Tonkin, Lyautey embarqué sur le navire Oxus écrit à sa sœur restée en métropole et lui narre des incidents de traversée ainsi que l'identité et les petits secrets de ses compagnons de croisière :

« Pas une Française sur le navire, sauf trois dames de la charité en mission pour Diego-Suarez. »

**Va pour la charité. Leur correspondant s'appelle Diego et il est beau comme un dieu.
Mais il y a miss Brook.**

« Trente ans, seule avec une amie de vingt ans. Elle quitte son cottage du comté de Kent pour aller aux antipodes faire à son oncle une visite de deux mois et cela est naturel. »

Qui était miss Brook ?

Etait-elle blonde, brune avec des anglaises, mutique, passionnée et de quel ordre étaient ses ambitions, voire ses frasques sentimentales ?

Ça, Lyautey ne le dit pas mais il évoque une autre voyageuse discrète, « délicieuse petite fille de seize ans, Miss Smith, partie avec sa sœur de dix ans, rejoindre son père commandant de bateau à Shanghai.

Au passage, le voyageur épingle gentiment les gamines :

« Elles se trouvaient en Angleterre chez une tante. Le père les réclamant, on les fourre toutes deux sur l'Oxus en les recommandant à un voyageur de commerce. »

**Expéditif et touchant. On pense aux romances océaniques d'Henry-Jean-Marie Levet en route vers Adelaïde sur l'avis Armand Béhic et aux grands méchants loups des temps contemporains.
Autres lieux, autres nurses.**

« Mouna » ... le chevalier blanc

Par souci d'hygiène mentale et pour mieux se faire entendre, il a escaladé la margelle du puits. C'est son champ d'exercice habituel. En ces temps de frimas, la vérité qui sort toute nue porte un béret à l'ancienne - on peut assurer qu'il est d'équerre - pilote une bicyclette et cache son amour des hommes sous la barbe poivre et selle d'un vrai faux ayatollah.

« Je suis un asocial organisé » qu'il dit, pour couper court à toutes les interprétations.

Sur le pavé, il vient d'écrire à la craie :

« Dites bonjour, on n'est pas des bêtes ... Quoique ! »

Il a sorti le réveille-matin des consciences, les clochettes tibétaines et le moulin à café des psaumes apostoliques comme accessoires à convaincre. A une dame qui bâille comme un cabillaud, il tend le courrier du bonheur :

« Vous avez demandé à venir au monde ? »

L'interpellée, confuse, risque un niet embué.

Le chevalier blanc au béret anthracite insiste gentiment :

« La vie ne vaut rien mais rien ne vaut la vie ! »

Ça sonne juste. Assurément, les aphorismes de ce mystique partiel ne vont pas dégommer Voltaire, mais la dame a retenu les harmoniques :

« C'est moi l'fou, j'aime les fleurs, les yeux doux, la tête ailleurs. »

Il eut été vain de se moquer de ce faux candide. Non seulement il la balance fine en dénonçant les turpitudes de la pétaudière planétaire mais il voit loin, touchant au cœur là où ça fait mal.

Qui discute avec lui ?

Tout le monde.

Une dame lui écrivit un jour : « J'ai lu votre charabia mais ce billet d'humeur pacifique est un appel à la conscience. »

Le fait est. Ce non-violent adepte des balades en forêt ne ferait pas de mal à une mousse.

Quidam

Ciel bleu roi, ombrelle jaune.

Devant, une petite agglomération d'arbustes.

A perte de vue, l'entame d'un printemps qui a du mal à prendre son envol.

Deux enfants courent dans l'herbe, chahutent, s'esclaffent, à deux doigts de ramasser une gamelle.

Le vent, lui, ratisse large.

Ce qui est fait n'est plus à faire.

Les basses branches s'égrènent en musique.

Un chat s'épuise à courir derrière deux petits tourbillons de poussière.

Toutes griffes dehors. Ça n'est pas simple de balayer devant sa porte.

Pourtant, nul souci d'étiquette ici.

Le torrent luit, dont on perçoit, étouffé, le rythme cardiaque.

Reste l'aspect névrotique d'un personnage accoudé aux balustres.

Des allures de gentleman ombro-toscan.

Pas la moindre hésitation dans son comportement, mais une rupture dans le regard qui cache peut-être une transgression.

Heureusement, l'agilité de la pensée rétablit l'équilibre.

Le visage asymétrique, quoique nullement décrépît - en dépit de l'instabilité des contours - révèle une volonté intraitable.

Nous sommes au confluent d'un caractère exalté et d'une personnalité intrépide dont Zurbaran aurait certainement aimé traduire le mystère.

Pour autant, rien n'a filtré.

Étude au ras du sol après chute à l'étal

Tous les étrons ne proviennent pas de la même garde-robe et ne sont pas faits du même bois. Dans les quartiers chics voire même éduqués, on trouve des petits tas de circonstance échoués sur le trottoir, mal fagotés, presque gênés de leur courte vue, comme si un maître sournois avait d'un coup de gueule mis fin à des excès de zèle et condamné le caniche responsable à déféquer maigre en s'en tenant à la portion congrue.

« Non mais, Djumbo, ça va pas la tête ! »

**Polissonnerie excrémentielle ?
Peut-être !**

Dans ce qu'il est convenu d'appeler « *le no man's land urbain* », les cacas bréneux sont mieux assumés, le plus souvent à forme hélicoïdales à la manière d'une ziggourat de Mésopotamie ... Et l'on imagine aisément le papa de l'aboyeur vaquant très « cool Raoul » à ses occupations matinales, conversant courtoisement avec le voisin, la laisse tenue à main gauche, la droite tirant sur son clope, sans hoquet de gestuelle déplacé pour ne pas interrompre la pauvre bête dans son malaise vagal et son relâché intestinal.

On sent bien (si l'on peut dire) qu'il s'agit, dans le premier cas, d'un oubli de caste, dans le second, d'une tradition.

D'un point de vue sociologique, la crotte est à la balade urbaine ce que le mimosa est à la Méditerranée.

D'un point de vue écologique, l'étron peut être tartiné bio sur une couche de bitume sans rien perdre de son aura parfumée.

D'un point de vue bio-dynamique enfin, c'est la tarte à la crème du cascadeur citoyen plutôt pitoyable aux agrès mais accessible aux bars parallèles.

En somme, une forme de lâcher prise voire même un fait de société que l'on peut dire enclin à la génération spontanée.

Bref, l'étron ... c'est moi !

Trois prophètes

Autant l'avouer, la saga de la famille d'Abraham est un insondable sac de nœuds. Une chatte n'y retrouverait pas ses petigres. D'abord, chacun des premiers rôles a raconté l'Histoire à sa manière, en grossissant les traits.

Pour Slimane Benaïssa, « *Prophètes sans dieu* » n'est en rien une charade théâtralisée, plutôt un rendez-vous philosophique où les prophètes conversent entre la poire et le roi mage avec une décontraction feinte, une passion distanciée, ces messieurs (si l'on peut dire) n'étant à l'évidence pas la moitié de n'importe qui. L'ordre du jour enjoint à ces honorables correspondants de régler leurs différends séculaires en mettant Dieu au pied du mur.

Lequel ?

Eh bien, celui du « *Livre* », si compliqué dans ses articulations mésopotamiennes qu'il confine à la muraille effondrée.

Tout le débat tient en une phrase.

Quels arguments déployer pour qu'à la fin des fins, les serviteurs de l'éternel arrêtent de se chamailler et enlèvent leur masque de gladiateurs ?

Moïse est l'invitant.

Arrive Jésus.

Sans attendre Godot, on guette Mahomet qui ne viendra pas, sa représentation n'étant pas autorisée par les textes.

De quoi je me mêle, les textes. Chacune des entités immanentes en prend pour son grade et défend son bifteck.

Évangile, Thora, Coran même combat.

Moïse, d'une décontraction convenue, Jésus sur son quant-à-soi sont peu enclins aux concessions... même à perpète.

L'auteur, gêné aux entournures, se montre sarcastique.

Sur scène, il s'est trouvé un strapontin et en l'absence de Mahomet interpelle les deux éveillés :

« Dieu appartient aux musulmans et aux non-musulmans quand ils deviendront musulmans. »

La messe est dite.

Moïse : *«Un juif qui ne lit plus est un juif perdu. »*

Jésus : *« Je n'ai jamais dit que j'étais le fils de Dieu, on l'a dit pour moi ! »*

Moïse prenant à témoin le public :

« Yahvé ne m'a pas parlé mais il m'a laissé les dix commandements. »

L'auteur :

« Jésus n'a rien écrit mais il a chargé ses disciples de le faire.

Allah a dicté son enseignement à Mahomet en passant par Gabriel car il n'avait pas confiance. Décidément, il faut croire que le niveau baisse. »

Slimane, orphelin de Mahomet, concluant :

« Je ne peux ni le jouer, ni le représenter, ni l'écrire ».

En version allégée, peut-être.

« Celui qui ose rêver est un héros, la scène est le seul choix qui me reste. »

Un salmonidé jamais n'abolira le hasard

Rideau !

Un lourd volet d'anthracite vient sournoisement museler ma rétine.

Du bronze !

Pas le moindre petit interstice pour désenclaver mes angoisses.

Bye Bye le jour !

Le petit cagibi est devenu subito catacombes.

Je songe à un labo photo qui aurait récusé sa lampe rouge, à une salle de sauna qu'un adonis imberbe aurait transformée en mer morte.

Je tâte en connaisseur.

L'eau est gouleyante, l'humidité porteuse.

Une mousson sacrée par la négritude.

Dans la baignoire oblongue, l'eau béate clapote dans une solution mitigée (37 degrés centigrades).

Je passe la première pour un petit extra aquatique.

Trente minutes "non stop" allongé dans la tenue d'Adam (sans la pomme), nuque immergée en chien de mer, des écailles devant les pupilles.

Troublé ?

Même pas. Trente centimètres à tout casser tiennent lieu de profondeurs abyssales et le corps rectiligne flotte ravi dans l'apesanteur.

Le site est légèrement salé, mais la vue imprenable.

Bref, me voilà promu pèlerin du mirage indicible dans un caisson à isolation sensorielle.

Sus au fantasmagique et bonjour les étoiles !

En attendant l'état de grâce, je subis la dérive effarante et la débâcle existentielle.

Un coup de pouce dans le bouillon ?

Je sens la navette qui oscille comme une capsule Apollo.

Stoïque, je tâche d'assigner mon corps à résidence. Je compte mentalement les moutons : *Un strato, deux cumulos, trois nimbus ...* Je sens le poids des îles flottantes, les orteils qui godillent, les genoux transformés en atolls, le nez qui taille ses trajectoires dans un univers olfactif aberrant.

Casqué de rouge, je prends doucement le pouls de la rivière des homicides.

Une suite de rapides, un parcours chenillé, des hauts fonds !

Le décor est glacé. Gravières à perte de vue, berges bourrées de taillis où vivent des nymphéas.

La faune ?

Quelques oiseaux en fer blanc font mine de saluer l'esquif.

C'est encore loin la boucle du Niger ?

Au bout de dix années lumière, j'amerris dans le flop d'un concentré de strass.

Un coma dépassé ?

Bizarre ! Je n'ai croisé ni Fantomas, ni Landru, ni Jekyll.

J'ai sauvegardé mon libre arbitre et salué le Dieu cachou, le petit doigt sur la couture du grand Colon.

Une façon de gérer mon vécu sans passer par le divan du père Freud.

Le temps de m'ébrouer au milieu d'un clapot et le voyage astral prend fin dans un rictus.

Je secoue l'aquarium.

Le pavillon têtu s'arrime à son sommeil sans bouger d'un iota.

Bigre !

Me voilà claquemuré en Cistercien des eaux glauques.

Si je crie, c'est l'absoute.

Risquer un ouragan mortel, louvoyer dans l'hostile ?

Parbleu, je ne concède rien. J'arc-boute mes dorsaux.

Tout y passe : le satori furtif, le poignet de force, le Kaï béni des samourais.

J'ahane vaillamment en qualité de gîte comme un vieux loup de mer.

Peine perdue.

L'environnement nappé est d'un calme olympien.

La voûte est crochetée, clouée au firmament.

- « Parlez, le demandeur ! »

- « Jonas à l'appareil ! »

- « Je regrette Monsieur, il n'y a pas de galaxie au Turbigo que vous avez demandé. Veuillez consulter l'annuaire ou le centre de documentation. »

Mélasse !

C'est pleins feux sur Cythère et Orion se cadenasse...

Eh, Albert ?

Que comptes-tu faire de ton saumon ?

- « Le mettre dans une terrine avec des petits suisses et de la béchamel, le poudrer de persil haché et l'asperger d'eau fraîche... »

Tu l'entends pas se trémousser au fond du panier ?

- « *Donne-lui un coup de batte !* »

Le bateau doucement dérive vers le port ...

« *Faudrait voir à l'enlever du caillebot, si tu ne veux pas qu'il finisse à la mer ou pourrisse au soleil.* »

Vile bouteille

Gros rouge qui tache ou élixir des dieux, le vin est à la source de tous nos emballements pontificaux. Caves du Vatican oblige.

André Gide appréciait, dit-on, les côtes rôties des jambes androgynes baptisées affectueusement ... merlot, pineau noir, chardonnay, au plus épais des couloirs sahéliens.

Dans l'ancienne Mésopotamie, Gilgamesh, chasseur d'immortalité, mit au jour une vigne fabuleuse dont il conserva longtemps le souvenir.

A l'opposé, Caton l'Ancien, guère magnanime, n'y allait pas par quatre chemins conjugaux :

« Si tu surprends ta femme à boire du vin, tue-là ! »

C'était dit avec légèreté, sans forfanterie.

Le vin christique mit plus tard le Saint-Esprit en carafe.

Les poètes ne furent pas les derniers à surfer dans les chais, à tendre leurs timbales à Bacchus, à boire ferme au comptoir des foudres. D'orientissimes dévots firent grand cas de la chose.

Fils d'Asie et d'Euphrate, enfants de Lesbos ou d'Homère, ils levaient magistralement le coude.

Ainsi Li Po :

« Pichet de vin au milieu des fleurs, seul à boire sans compagnon. »

Et plus loin, en écho au pèlerin de l'ancienne Chine, cette tirade d'Abou Nuwas :

« Je bois le vin généreux et me lie de compagnie avec les cœurs. »

Chère convivialité.

Risquons cet autre adage de Rumi :

« Ne me raconte pas d'histoires sur l'ascétisme car ce chemin-là est pour d'autres. »

Que dire de Molière après ça et des petits glouglous du « Médecin malgré lui » ?

Que la dive bouteille est une chance ... pour ceux qui font profession de vers.

Y a plus de couillons que d'hommes

Éscale chez Gargantua, lieu-dit "La Devinière", au bout d'une allée de noisetiers plus riante que la "départure du diable" de sinistre réputation.

Ici, Rabelais taillait ses personnages dans le tuffeau d'Anjou-Poitou-Touraine - à plus de trente pieds du sol - et n'y allait pas de main morte pour dénoncer les hypocrites et les bigots :

« Vous noterez que par le monde, y a plus de couillons que d'hommes. »

Gageons qu'il a dépensé sans compter pour faire sortir l'image de ses gonds. Dans sa cambuse où trois mots écrits de sa main, prudemment flanqués d'un sous verre - " le 8 aprilis" - sont gravés dans la pierre, un crétin a tagué en surcharge : 10 novembre 1977 ... Hippolyte.

Qu'il soit consacré boursouflé-miteux des graffiti de l'impudence. Faisons-lui à jamais le coup du père François.